



Un bijou, une histoire

KREUTER (1842 - 1987), FABRICANT MÉCONNU

Marie Chabrol¹ & Charline Coupeau²

Abstract

The city of Hanau in Germany was one of the most important jewelry production centers of Europe between the end of the 19th century and the beginning of the 20th. It is in this city that the Kreuter workshop was based, which produced most of the top-quality jewels supplied to the European royal houses. Among them, Robert Koch (1879-1987), often described as the "German Cartier". The general ignorance of this workshop and its archives shows that many pieces are often misidentified on the market because they are automatically attributed to its main retailer. By presenting this workshop, this article mainly explores the role of archives in the history of jewelry.

Résumé

La ville de Hanau en Allemagne fut l'un des centres de production de bijoux parmi les plus importants d'Europe entre la fin du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e. C'est dans cette ville que fut basé l'atelier Kreuter qui assura la plupart des productions les plus qualitatives de nombreux joailliers fournisseurs des maisons royales européennes. Parmi eux, Robert Koch (1879-1987), souvent décrit comme le "Cartier allemand". La méconnaissance générale de cet atelier et de ses archives montre que de nombreuses pièces issues de celui-ci sont souvent mal identifiées sur le marché, car attribuées d'office à son revendeur principal. En présentant cet atelier, c'est plus largement le rôle des archives dans l'histoire de la joaillerie que cet article explore.

¹ Responsable pédagogique, gemmologue. chabrol.marie@outlook.fr

² Docteure en histoire de l'art et gemmologue, Centre de recherches en histoire de l'art F.-G. Pariset, Bordeaux Montaigne. ch.coupeau@gmail.com

Image d'illustration de l'article : Diadème en platine, diamants et saphir. Réalisé en 1911. Son dessin préparatoire est conservé à Hanau. Photo : Alexandre Rieunier

Leadshot: Platinum diadem set with diamonds and sapphires. Made in 1911. The original drawing is preserved in Hanau. Photo : Alexandre Rieunier

INTRODUCTION

Au XIX^e siècle, alors que la France opère sa révolution industrielle laissant entrevoir la naissance d'un capitalisme déjà amorcé dans les pays voisins, l'Allemagne va l'amener à repenser son industrie bijoutière. La production française prospère sous Napoléon III – en atteste l'augmentation des exportations³ de bijoux fabriqués dans les ateliers parisiens (Coupeau, 2022) et la demande croissante de la clientèle internationale – puis décline à la chute du Second Empire, allant se placer au troisième rang mondial derrière l'Allemagne et l'Angleterre. La fabrication de bijoux en Allemagne est en effet bien meilleure dans son offre commerciale. Et ceci n'est pas nouveau. En 1835, Hilaire Lourdet signalait déjà cette concurrence émergente (Lourdet, 1835). L'Allemagne regorge de centres très productifs. Alors que Berlin se concentre sur la production pour le marché local, Stuttgart, Gmünd (Viator, 1902) et d'autres municipalités sont principalement des centres dédiés à la production de bijoux pour l'exportation⁴.

Parmi celles-ci, Pforzheim, cité du grand-duché de Bade est considérée comme LA "métropole de la bijouterie" (L'Écrin, 25 avril 1869 ; Coupeau 2022). Une autre ville rivalise d'excellence avec Paris : Hanau qui se place comme l'un des centres de joaillerie les plus importants d'Allemagne. Forts d'une guilde d'orfèvres créée en 1610 (Huber, 2015), et d'une école de dessin d'art industriel fondée par une association de bijoutiers, graveurs et orfèvres en 1772 et réorganisée en 1879 (Vachon, 1899), les fabricants de cette ville se sont spécialisés dans la

création de bijoux de haute qualité. La maison des orfèvres allemands ou Deutsche Goldschmiedehaus Hanau est installée depuis les années 1930 dans l'un des bâtiments les plus anciens de la ville. Il s'agissait à l'origine de l'Hôtel de Ville de cette cité allemande. Les entreprises bijoutières d'Hanau vont connaître leurs heures de gloire durant tout le XIX^e siècle, et ce, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Si le succès de l'industrie joaillière de cette cité située sur le Main est attesté en Allemagne (Huber, 2015), il l'est aussi en France. Le dépouillement des différents rapports d'expositions universelles nous informe sur la place de ces industries d'outre-Rhin au sein du paysage international.

"des fleurs en or rouge ou vert, des orchidées émaillées, des broches avec peinture sur émail ou sur ivoire, qui démontrent la recherche de bien faire"

Alors que l'Allemagne s'est abstenue de présenter le travail de ses bijoutiers-joailliers en 1878 et n'a pas non plus pris part à l'exposition de 1889, elle est présente à l'Exposition universelle de 1900 à Paris. De nombreux fabricants de Pforzheim, à l'instar de F.

Zerrenner, quelques-uns de Schwäbisch Gmünd et deux de Berlin, dont H. Werner, exposent leurs créations au sein du Groupe XV-Classe 95 (Chanteclair, 1900). Sur les 45 exposants, MM. Friedländer, Kollmar et Jourdan, ainsi que la firme Louis Kuppenheim reçoivent une médaille d'or ; l'Académie Royale de dessin de Hanau est également récompensée (Soufflot, 1900)⁵. La Revue de la Bijouterie, Joaillerie, Orfèvrerie, dans un article consacré aux bijoutiers étrangers dont certains présents lors de l'Exposition universelle de 1900, émet une appréciation fort favorable au sujet des bijoux de la société Kreuter et Cie : "des fleurs en or rouge ou vert, des orchidées émaillées, des broches avec peinture sur émail ou sur ivoire, qui démontrent la recherche de bien faire" (Viator, 1902).

³ Entre 1851 et 1870, les exportations de bijoux en or et platine augmentent de 4 480 000 francs. La bijouterie en argent croît quant à elle de 430 000 francs. Voir "Tableau des importations et des exportations de bijouterie entre 1827 et 1889" dans Picard (1889).

⁴ Un article du Joaillier datant du 16 juillet 1874, p. 2, mentionne les chiffres de la fabrication annuelle de ces quatre villes d'Allemagne qui produisent pour l'exportation. Pforzheim : 72 000 000 francs ; Hanau : 40 000 000 francs ; Gmünd : 10 000 000 francs ; Stuttgart : 5 000 000 francs soit un total de 127 000 000 francs. (Coupeau, 2022).

⁵ Pour un aperçu des médaillés allemands dans la classe 95 en 1900, voir également la revue La Mode & le Bijou, août 1900. p.18-20.

KREUTER & Co.

Si les créations de Kreuter et Cie attirent fortement la presse française au tournant du siècle, c'est qu'elle est l'une des plus influentes d'Hanau. Fondée le 15 août 1842 par deux frères, Georg Friedrich (1815-1902) et Wilhem Karl Ludwig (1813- ?), la société Kreuter & Co s'installe au n° 5 de la Metzgestrasse en août 1842. Cet atelier de fabrication de joaillerie et d'orfèvrerie propose également la confection d'accessoires de mode (cannes, étuis à cigarettes, ornements de sac à main). Dès 1847, l'entreprise emploie douze orfèvres et six apprentis (Huber, 2015). En 1867, au 25^e anniversaire de l'entreprise, on compte 36 employés. Malgré la guerre de 1870, l'embellie se poursuit et en 1889, l'entreprise compte 44 personnes. L'espace se faisant rare, elle déménage en 1856, au n° 10 de la Metzgestrasse avant d'ériger en 1905 un bâtiment sur l'actuelle Corniceliusstrasse, aujourd'hui classé et faisant partie de la route de la culture industrielle de Hesse Rhein-Main. À l'orée de la Première Guerre mondiale, la moitié de la main-d'œuvre de l'atelier, soit environ 97 orfèvres, est enrôlée pour effectuer son service militaire et participer ainsi au conflit qui se dessine. Il faut attendre 1915 pour que l'entreprise puisse reprendre le travail. Les commandes, puis les livraisons de bijoux Kreuter reprennent vers la Hollande, le Danemark, la Suisse. Mais c'est sans compter sur la grande dépression



Figure 1 : LASZLO Philip, Portrait Augusta Victoria, impératrice allemande. Huile sur toile, 1908, Doorn, Huis Doorn museum.

Figure 1: LASZLO Philip, Portrait Augusta Victoria, German Empress. Oil on canvas, 1908, Doorn, Huis Doorn museum.

qui, à la suite du krach boursier de 1929, force l'entreprise à licencier la majorité de ses salariés. Une légère reprise se confirme toutefois dans les années 30 puisqu'on compte 42 employés (Huber, 2015). Néanmoins, il faut noter que la période de "gloire" de l'entreprise se situe au tournant du XX^e siècle avec la Belle Époque.

Les événements politiques de la deuxième moitié du XX^e siècle ne permettront pas à l'entreprise de retrouver ce niveau de production. Elle disparaît du paysage en 1987.

Si Kreuter & Co connaît des débuts modestes, le succès vient rapidement frapper à la porte. Dès la fin des années 1870, cette fabrique d'Hanau travaille pour le joaillier berlinois Friedländer⁶ ainsi qu'en étroite collaboration avec le joaillier juif Robert Koch (1852-1902), également nommé le Cartier allemand. À l'instar de Peter Rath à Munich, Ernst Treusch à Leipzig ou encore A. Nees à Bad Kissingen, Koch, fournisseur des différentes

maisons princières d'Allemagne et même du Kaiser, achète des bijoux à Kreuter qu'il revend dans ses succursales : à Francfort au numéro 25 de la

Kaiserstrasse depuis 1902 et Baden-Baden, une succursale saisonnière - la ville ayant longtemps été une station thermale dédiée de la bourgeoisie et noblesse allemandes. Les commandes affluant, l'entreprise ne tarde pas à s'imposer. Kreuter produit anonymement de nombreuses pièces vendues par les grands joailliers de la cour de Hesse à toute l'Europe aristocratique. La collaboration Kreuter-Koch

⁶ Un diadème en platine, diamants et perles, signé Gebrüder Friedländer, a été vendu à Milan par Christie's en novembre 2010. Le dessin est conservé dans la collection Stern.

⁷ Le dessin de ce bijou est conservé à Hanau (26522 ; 6-02-1906), mais on peut le voir porté sur le tableau représentant l'impératrice peint par Philip de László en 1908 et conservé au Huis Dorn Museum.



Figure 2 : Broche Sarah Bernhardt. Or jaune et or vert, argent, émail, rubis, saphir, diamant, perle, 1897, Darmstadt, Hessisches Landes-Museum, N° 133. Source: © Hessisches LandesMuseum-Photo Wolfgang Fuhrmannek

Figure 2: Sarah Bernhardt brooch. Yellow and green gold, silver, enamel, ruby, sapphire, diamond, pearl, 1897, Darmstadt, Hessisches Landes-Museum, N° 133. Source: © Hessisches LandesMuseum-Photo Wolfgang Fuhrmannek.

donne ainsi naissance à plus de 700 bijoux dont une tiare en diamants pour la princesse Maria Pia de Bourbon Sicile (1878-1973), épouse du prince Louis d'Orléans-Bragance en 1908, mais aussi un diadème pour la Tsarine Alexandra (1872-1918) ainsi que pour Augusta-Victoria de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustenburg, dernière impératrice d'Allemagne (1858-1921) (Figure 1)⁷. Têtes couronnées d'Angleterre, de Suède en passant par le Danemark et même la Russie sont donc parées de bijoux fabriqués par Kreuter. Sur ces différents bijoux conçus par Kreuter, aucun ne porte

le poinçon de cette fabrique. Seul celui des marchands connus est apposé. La plupart du temps, on note que les pièces revendues ne sont pas signées, mais simplement identifiées par leur écrin. Pour résumer les choses simplement, si la pièce est conservée dans un écrin Koch, c'est donc une pièce de Koch.

C'est là que l'importance des archives entre en jeu. Plusieurs fonds conservent des éléments sur la maison Kreuter, mais il faut citer absolument deux collections allemandes. La première, et la plus importante en volume d'archives de la maison Kreuter, est celle du Schloss Philippsruhe, le musée d'histoire de la ville de Hanau depuis 1967. Quand la maison Kreuter & Co. ferme ses portes en 1987, les archives sont confiées par le dernier propriétaire - Eugen Brüning (gendre de Hans Kreuter) - à la Maison des orfèvres allemands de Hanau qui les transfère au Musée d'Histoire (Huber, 2015 ; Dr. Christianne Weber-Stöber, communication personnelle). La deuxième collection est une collection privée. Basé en Allemagne, Frank

Stefan Stern collectionne les gouachés et les dessins de joaillerie depuis plus de 20 ans. Il possède presque 100 000 dessins, dont un large fonds dédié à Koch et Kreuter (Chabrol, 2019). La confrontation de différentes données (résultats de salles de ventes, anciens catalogues d'expositions, photographies d'époque) avec ces deux principaux fonds d'archives permet une réelle mise en lumière du travail de la société Kreuter qui entre 1900 et 1914 aurait créé environ 28 700 bijoux (Huber 2015). En plus de repositionner Kreuter comme un fabricant majeur de la première moitié du XXe siècle, cette démarche permet d'identifier correctement de nombreux bijoux restés jusque-là mal attribués.

L'entreprise Kreuter, proposant des bijoux de grande qualité et d'un excellent savoir-faire, est aussi une fine observatrice des modes et tendances de l'époque. Elle adhère ainsi au style Art Nouveau qui fleurit

à Paris au tournant du siècle. Dans cette idée, au sein du Landes Museum de Darmstadt est conservé un bijou (Figure 2 - page précédente) qui avait déjà retenu notre attention lors d'un précédent travail de recherche (Coupeau 2020) et dont l'identification a longtemps posé question. La broche présentée dans le catalogue des collections au n°133 représente la "divine" actrice Sarah Bernhardt (1844-1923), fidèle cliente de joailliers bien connus comme René Lalique (1860-1945) et Georges Fouquet (1862-1957). Celle qui incarnait sur les planches des personnages aux multiples facettes est ici figurée dans le rôle de Mélissinde, princesse de Tripoli pour le drame d'Edmond de Rostand (1868-1918) *La princesse lointaine*.

La composition de ce bijou datant de 1898 est indéniablement inspirée de l'affiche réalisée par le tchèque Alphonse Mucha (1860-1939) le 15 décembre 1896 pour l'annonce d'un article sur la tragédienne dans la revue "La Plume" (Figure 3). L'artiste décorateur en contrat d'exclusivité avec l'actrice depuis 1894 est, à sa demande, en charge des décors, des costumes, des bijoux et du programme du spectacle joué au Théâtre de la Renaissance pour la première fois le 5 avril 1895. Si en 1958, le collectionneur néerlandais Karel A. Citroën (1920-2019), ancien propriétaire de cette broche, avance l'hypothèse d'une réalisation par Fouquet d'après un dessin de Mucha, cette supposition avancée également par Gabriele Fahr-Becker en 1982 (Stern, 1982), est aujourd'hui peu probable. Alors que l'institution⁸ a quant à elle proposé la possibilité d'une création parisienne proche de celle de Louis Houillon, en raison du naturalisme du visage et des créations similaires (Bertrand, 1901), un gouaché issu de la collection de Stefan Stern (5-2022-2017) laisse plutôt à penser qu'il s'agit là d'une fabrication de l'atelier Kreuter.



Figure 3 : MUCHA Alphonse, Affiche Sarah Bernhardt. [pour la Journée Sarah Bernhardt du 9 déc. 1896 et pour l'annonce d'un article dans "La Plume" du 15 décembre], lithographie en couleur, 1896, Paris, BnF. Source : Bibliothèque nationale de France, ENT DN-1-FT6.

Figure 3: MUCHA Alphonse, PSarah Bernhardt poster. For Sarah Bernhardt's day on Dec. 9, 1896, and for the announcement of an article in "La Plume" of Dec. 15, 1896. Color lithograph, 1896, Paris, BnF. Source: National Library of France, ENT DN-1-FT6.

Dans les années 1900, la société Kreuter inscrit son style dans celui des grands créateurs de bijoux de l'époque. Difficile alors de ne pas voir l'influence du maître joaillier français René Lalique⁹ dans certaines compositions de l'entreprise allemande.

⁸ En 1963, Le Hessisches Landesmuseum de Darmstadt rachète l'ensemble de la collection de Karel A. Citroën qui comprenait plus de 200 pièces présentant un riche panorama de bijoux de la période Art Nouveau avec notamment de grandes signatures de cette époque comme René Lalique, Georges Fouquet et Philippe Wolfers.

⁹ On peut constater quelques similitudes entre certaines réalisations de l'entreprise Kreuter et celles de René Lalique. On peut en ce sens rapprocher une plaque de collier de chien représentant un paysage émaillé vers 1900 de René Lalique conservé au musée Calouste Gulbenkian à Lisbonne d'une plaque de cou également à motifs de paysage réalisée par la firme Kreuter vers 1900 et revendue par le marchand Koch (Von Hase-Schmundt 1998.56). Le dessin de la broche deux cygnes de l'atelier Kreuter trouve quant à lui des similarités avec le Pendentif Cygnes, en émail plique à jour et opaque de 1898-1899, Collection Shai Bandmann et Ronald Ooi.

Un bijou, passé en salle des ventes le 21 février 2007 à Genève (Figure 4), identifié comme une pièce de Koch, semble l'exacte réplique d'une version avec perle baroque du dessin deux cygnes signé par Kreuter (Figure 5) et conservé dans la collection Stern. À plusieurs reprises en effet, le nom de Kreuter semble s'effacer face à celui du revendeur, Koch. Il en est ainsi d'une autre création aux allures là encore toutes laliquiennes. Conservé dans les collections du Schmuckmuseum de Pforzheim, un pendentif en or et émail (Figure 6) datant de 1900 et connu sous le numéro d'inventaire Nr. 1966/14 a été identifié par

l'institution comme une réalisation de Max Friedrich Koch. Là aussi, la consultation des dessins présents (Figure 7) dans la collection Stern nous permet de rappeler que ce bijou est probablement signé de la main d'un dessinateur de la société Kreuter. Sur ces problématiques d'identification, une autre pièce (Figure 8) présente dans les collections du British Museum de Londres a attiré notre attention. La broche en or en forme de pélican aux ailes déployées réalisée vers 1900 que l'institution relie à un travail espagnol et notamment du style du joaillier catalan Lluís Masriera (1872-1958), trouve un écho dans le

Figure 4 : KOCH Robert, broche-pendentif Art nouveau. Or, émail plique à jour, saphir, diamants, perle baroque grise, dans un écrin à la forme, Francfort-Baden, vers 1900, Genève, Christie's, vente "Important Jewels", 21 février 2007, lot 186. Source : Christie's.



Figure 4: KOCH Robert, Art Nouveau brooch-pendant. Gold, openwork enamel, sapphire, diamonds, gray baroque pearl, in a shaped box, Frankfurt-Baden, circa 1900, Geneva, Christie's, Important Jewels sale, February 21, 2007, lot 186. Source: Christie's. Source: National Library of France, ENT DN-1-FT6.

Figure 6 : KOCH Max Friedrich, pendentif. Or, diamants, émail, perle, Berlin, vers 1900, Pforzheim, Schmuckmuseum, Inv. Nr. 1966/14. Source: © Schmuckmuseum Pforzheim-Photo Rüdiger Flöter.



Figure 6: KOCH Max Friedrich, pendant. Gold, diamonds, enamel, pearl, Berlin, circa 1900, Pforzheim, jewelry museum, inv. No. 1966/14. Source: © Jewelry Museum Pforzheim-Photo Rüdiger Flöter.



Figure 5 : KREUTER & Co, dessin de broche-pendentif deux cygnes, Hanau, 1890-1910, Grafische Sammlung Stern, 5-2022-2019. Source: Collection privée Stefan Stern.

Figure 5: KREUTER & Co, Brooch-Pendant Drawing of a brooch-pendant with two swans, Hanau, 1890-1910, Grafische Sammlung Stern, 5-2022-2019. Source: Stefan Stern private collection.

Figure 7 : KREUTER & Co, dessin de pendentif femme-libellules, Hanau, 1890-1910, Grafische Sammlung Stern, 5-2022-2012. Source: Collection privée Stefan Stern.

Figure 7: KREUTER & Co, Drawing of a pendant depicting a woman and two dragonflies, Hanau, 1890-1910, Grafische Sammlung Stern, 5-2022-2012. Source: Stefan Stern private collection.





Figure 8 : Broche pélican. Or, émail plique à jour, perle baroque, Espagne ?, vers 1900, Londres, British museum, 1978, 1002.188. Source: © The Trustees of the British Museum.

Figure 8: Pelican brooch. Gold, plique-à-jour enamel, baroque pearl, Spain?, circa 1900, London, British museum, 1978, 1002.188. Source: © The Trustees of the British Museum.

fonds d'archives du Schloss Philippsruhe. Ce musée d'Hanau conserve en effet un dessin de la société Kreuter (n°19848 ; 6-09-1901) ayant été réalisé le 6 septembre 1901, similaire au bijou de l'institution britannique. Il est également intéressant de noter un bijou en or et émail (Figure 9), passé en vente chez Million à Paris le 26 mai 2020 dont le design est à rapprocher du croquis conservé en Allemagne. Là-encore, des similitudes importantes existent, même s'il n'est pas possible de dire s'il s'agit d'une pièce de l'atelier de Hanau. Kreuter copie-t-il des pièces de bijoutiers européens connus ? L'hypothèse est probable quand on sait que de nombreuses entreprises joaillières des grands centres allemands de l'époque puisent leur inspiration dans la production et les tendances françaises. Kreuter ne semble pas faire exception.

Si le fabricant d'Hanau se laisse bercer par les efflorescents motifs de l'Art nouveau, il donne aussi sa place à un véritable phénomène qui touche tous les domaines de l'art et parcourt le XIXe siècle : l'Égyptomanie. Plusieurs dessins conservés au Schloss Philippsruhe, pouvant d'ailleurs s'apparenter au travail du bijoutier parisien Emile-Désiré Philippe



Figure 9 : Élément de parure en forme de pélican aux ailes déployées. Or, émail, diamants, perle, travail français, vers 1900, Paris, Million, vente "Joaillerie printemps", 26 mai 2020, lot 12, adjudication 1500 euros. Source : Million.

Figure 9: Part of a set in the shape of a pelican with with spread wings. Gold, enamel, diamonds, pearl, French work, circa 1900, Paris, Million, "Spring Jewelry" auction, May 26, 2020, lot 12, auction 1500 euros. Source: Millon.

(1834-1880)¹⁰ traduisent cet engouement par le remploi de thèmes décoratifs affiliés à l'Égypte Antique. Un collier à 5 rangs de perles et pierres précieuses taillées en scarabées offert par sa majesté le roi Gustave V (1858-1907) et la reine Victoria de Suède (1862-1930) à leur belle-fille, Margaret de Connaught (1882-1920), lors de son mariage avec leur fils, le prince royal Gustav Adolf (1882-1973), s'inscrit parfaitement dans ce goût¹¹ (Figure 10).



Figure 10 : ELIASSONS Alex, Carte postale de la princesse Margareta de Suède avec ses deux fils Gustaf-Adolf et Sigvard, Stockholm, vers 1910. Source : collection privée.

Figure 10: ELIASSONS Alex, Postcard of Princess Margareta of Sweden with her two sons Gustaf-Adolf and Sigvard, Stockholm, circa 1910. Source: private collection.

¹⁰ Voir La parure égyptienne. Argent doré, jasper, améthyste, pierres dures, émail, vers 1878, Paris, MAD, D 21.A-E.

¹¹ Ce collier n'est toutefois pas notifié dans la liste des cadeaux de mariage publiée en 1905 dans le Times du 10 juin.

Si le bijou évoque avec brio l'Égypte, pays où les futurs époux se sont rencontrés pour la première fois en 1905, l'identification de son fabricant est à rappeler. Bien que l'exposition *Precious Gems : Jewellery from eight centuries* au musée national de Stockholm en 2000 mentionne que le collier (Figure 11) a été réalisé par Koch pour la famille royale de Suède, il s'agit en réalité sûrement d'un achat du marchand de Baden-Baden à la société Kreuter. Un dessin identique au bijou issu des collections du Château de Philippsruhe (N°20147 ; 1901) atteste même, d'après le numéro de production indiqué, que le collier a été réalisé bien en amont de cette prestigieuse commande puisque la date de 1901 y est notifiée.

Mais parmi toute la diversité des productions de la manufacture, s'il faut bien retenir une spécialité qui fera sa réputation, c'est la fabrication de tiaras et diadèmes dont la majorité ont pour finalité les têtes couronnées et aristocratiques de toute l'Europe. Chez Kreuter, elle devient l'un de ses bijoux signatures. Plusieurs centaines de tiaras ont ainsi été fabriquées. Si on peut penser que certaines furent vendues en direct par l'atelier, il faut rappeler que la majorité de cette production le fut via les revendeurs et principalement Koch.



Figure 11 : KOCH, Collier scarabées de la princesse Margaret. Rubis, émeraudes, saphirs, diamants, perles, Frankfort, 1905, Collection HRH Princess Lilian de Suède. Source : ©Alexis Daftos.

Figure 11: KOCH, Princess Margaret Scarab necklace. Rubies, emeralds, sapphires, diamonds, pearls, Frankfort, 1905, HRH Princess Lilian of Sweden Collection. Source: ©Alexis Daftos.

Le 27 mai 2022, la maison de ventes Christie's disperse la collection de feu Lord et Lady Swaythling. Le lot 1048 (Figure 12) est un diadème en or, diamants et perles fines.

S'il est signé Koch, il est présenté dans un écrin Hayward & Sintzenich, une boutique basée au 77 Jermyn Street à Londres, la rue des tailleurs de qualité pour hommes. Le dessin de cette pièce (N°37893, mais dans une version diamant) est conservé en Allemagne à Hanau.



Figure 12 : KOCH, Tiare. Or, perles fines et diamants représentant des feuilles de myrte, dans un écrin Hayward & Sintzenich, vers 1905, Londres, Christie's, vente "The Collection of the late Lord and Lady Swaythling", 27 mai 2022, lot 1048. Source : Christie's.

Figure 12: KOCH, Tiara. Gold, fine pearls and diamonds representing myrtle leaves, in a Hayward & Sintzenich case, circa 1905, London, Christie's, sale "The Collection of the late Lord and Lady Swaythling", May 27, 2022, lot 1048. Source: Christie's.



Figure 13 : VOGUE, Couverture du magazine Vogue Spain, Naomi Campbell avec une tiare Belle Epoque et une robe signée Giorgio Armani, photographiée par Nico Bustos, Juin 2004. Source : Vogue.

Figure 13: VOGUE, Cover of Vogue Spain magazine, Naomi Campbell with Belle Epoque tiara and dress by Giorgio Armani, photographed by Nico Bustos, June 2004. Source: Vogue.

Il témoigne d'une sortie d'atelier le 25 janvier 1912. Vendue il y a quelques années en Espagne par la maison Barcéna, elle figure fabuleusement portée par Naomi Campbell en couverture du Vogue Spain de juin 2004 (Figure 13). Pourtant, on la croise régulièrement sur internet identifiée comme une fabrication Cartier de 1905.



Figure 14 : KOCH, Tiare "boutons de roses". Diamants taille rose, améthystes taille cabochons, platine, vers 1910, dans un écrin original signé Koch, Collection privée. Source: ©Erik Cornelius.

Figure 14: KOCH, The "rosebuds" tiara. Rose-cut diamonds, cabochon-cut amethysts, platinum, circa 1910, in an original box signed Koch, Private collection. Credit: ©Erik Cornelius.

Retenir une tiare plus spectaculaire qu'une autre relève de l'impossible tant les pièces sont toutes sublimes, et très différentes les unes des autres. Mais nous pouvons nous attarder plus particulièrement sur le diadème d'améthystes dit aussi "diadème boutons de roses" de la Duchesse d'Otrante (1886-1983) (Figure 14) qui, réputé fabriqué par Koch, le fut en réalité par l'atelier Kreuter. Le dessin, conservé en Allemagne, témoigne que ce modèle fut réalisé à deux reprises, en 1911 (N°36442) et en 1914 (N°41997).

La dernière apparition de l'une des versions de cette pièce semble remonter au 3 février 1968 lors du mariage de la Princesse Benedikte du Danemark. On peut penser que la pièce est toujours conservée dans la collection de la famille royale.

Demeure un mystère avec la tiare dite "du Khédive d'Égypte". Remarquablement portée par la princesse Margareth de Connaught (Figure 15), l'une des petites-filles de la reine Victoria, puis par sa descendance, ce magnifique bijou est réputé fabriqué par la maison Cartier à la demande du Khédive pour le mariage de Margareth avec le futur roi Gustav VI de Suède.

Elle apparaît le 17 juin 1905 reproduite dans *The Illustrated London News*, puis est citée le 24 juin dans le *The Boudoir Supplement* dans la chronique *Dame Fashion's Diary*. La rédaction écrit alors "the famous parisian jeweler Cartier had made it". Est-ce une erreur d'interprétation, Koch étant surnommé le "Cartier allemand" ? La liste de mariage publiée dans le *Times* du 10 juin 1905 ne mentionne pas de fabricant, mais il est intéressant de rapprocher son design d'un dessin de la maison Cartier pour un projet de tiare vers 1906 (inv. GII06 ; Dalon & Salomé, 2013).

Quelle ne fut donc pas notre surprise de découvrir le dessin exact de ce bijou dans les archives Kreuter conservé à Hanau avec le croquis n°37486 daté du 16 novembre 1911... Voilà qui ouvre de nombreuses questions sur son attribution exacte.

Qui a fabriqué le diadème de 1905 ? Et que conclure de ce dessin à l'identique de 1911 ? À ce stade, l'énigme reste ouverte en attendant sa résolution.

POINÇONS, DESSINS ET AUTRES ÉLÉMENTS



Figure 15 : H.R.H. la princesse de Suède portant la tiare dite "du Khédive". *The Tatler*, mercredi 14 mai 1913. Source : ©Illustrated London News Group Image Created courtesy The British Library Board.

Figure 15: H.R.H. the Princess of Sweden wearing the "Khedive's" tiara. *The Tatler*, Wednesday May 14, 1913. Source: ©Illustrated London News Group. Image Created courtesy The British Library Board.

¹⁰ Voir La parure égyptienne. Argent doré, jaspe, améthyste, pierres dures, émail, vers 1878, Paris, MAD, D 21.A-E.

¹¹ Ce collier n'est toutefois pas notifié dans la liste des cadeaux de mariage publiée en 1905 dans le *Times* du 10 juin.

D'IDENTIFICATION

Penser que l'identification d'une pièce de joaillerie revient à lui attribuer une maison est au mieux simpliste. Dans le domaine du bijou, il y a parfois de nombreux intermédiaires avant que le bijou ne soit livré au client final dans son écrin. Interviennent alors de nombreuses mains dont la trace laissée peut donner une valeur importante à la pièce. Longtemps, c'est la marque qui a compté. Un bijou était alors identifié comme un Cartier, un Van Cleef & Arpels ou encore un Boucheron pour ne citer que ces très belles maisons françaises. Mais derrière ces noms se cache une multitude d'ateliers où les joailliers, sertisseurs, polisseurs et autres dessinateurs ont œuvré à la conception de ces ouvrages. Ce système de sous-traitance, nécessaire pour permettre aux maisons d'honorer la totalité des commandes, se reproduit partout dans le monde où une industrie du bijou existe : à New York, à Anvers, à Birmingham ou encore à Hanau, sujet de cet article. Être sous-traitant, c'est être - par définition - invisible du grand public et s'effacer derrière la maison qui vous passe les commandes. Cette sous-traitance obéit le plus souvent à des règles strictes de confidentialité, mais aussi à un cadre juridique particulier. Le domaine de la bijouterie, de par la manipulation de métaux précieux inhérente à l'activité, est bien connu des services fiscaux. Il s'agit autant de garantir le titre et donc la qualité du métal que de se signaler en tant que fabricant.

En Europe, la plupart des pays oblige le marquage des ouvrages précieux, car celui-ci ouvre la voie au paiement de taxes. La législation sur le marquage légal des ouvrages en or, argent puis platine a subi de nombreuses et multiples évolutions entre le XIIIe

siècle et le début du XIXe siècle. En France, par exemple, le poinçon de maître a vu ses règles fixées par différentes lois entre l'an 6 (1797-1798) et l'an 7 (1798-1799) ainsi qu'en témoigne la résolution du 26 Vendémiaire An 6. À partir de cette époque, le poinçon du fabricant "*porte la lettre initiale de son nom, avec un symbole*", lequel peut être gravé "*par tel artiste qu'il lui plaît de choisir, en observant les formes et proportions établies par l'administration des monnaies*" (Duvergier, 1835). Mais pour quiconque se lance à l'assaut de l'identification d'une pièce, c'est principalement le Tardy qui fera foi. Pour décoder la forêt complexe que représentent les différentes

règles de marquage en fonction des pays, ce petit ouvrage est une véritable mine d'information pour les bijoux poinçonnés jusque dans les années 1980. Henri-Gustave Lengellé alias Tardy (1901-1971) a ainsi rassemblé des milliers de poinçons de garantie avec les règles d'apposition sur les ouvrages précieux.

Les archives, c'est la colonne vertébrale d'une maison.

Enfin, et au-delà des poinçons, restent d'autres éléments, dont les dessins et les documents de stocks nécessaires à la compréhension de la production d'une entreprise. Le dessin de joaillerie est un élément d'une importance cruciale dans le processus de fabrication d'un bijou. Qu'on parle ici du croquis rapide ou gouaché plus abouti, il s'agit d'abord de dessiner avant de passer à la maquette puis à la réalisation. Mais le dessin peut également servir à garder une trace de l'objet fini tel que cela se pratique régulièrement. On évoque bien sûr les dessins de l'atelier Kreuter, sujet de cet article, qui laissent à penser que ceux-ci ont pu être en partie réalisés pour mémoriser les productions de la maison. Longtemps délaissé, le dessin joaillier revient depuis quelques années sur le devant de la scène. En atteste en 2018 la première exposition

française sur le sujet au Musée La Piscine Roubaix (Botella-Gaudichon, 2018) suivi plus récemment par L'École des Arts Joailliers. L'exposition *Le bijou dessiné*, proposée entre octobre 2021 et février 2022, invitait à la redécouverte de dessins issus de grands noms de la joaillerie française. Mais le dessin ne fait pas tout. S'il est une bonne indication de la réalisation d'une pièce, il ne peut se substituer à la présence d'archives connexes comme des livres de stocks ou de commandes par exemple. C'est ce tout qui permet de contextualiser un bijou dans l'histoire d'une maison.

Les archives, c'est la colonne vertébrale d'une maison. Sans elles, pas d'histoires, pas d'authentifications, pas d'expertises. Le cas de la maison Kreuter est révélateur d'une méconnaissance des archives, pourtant existantes. La majorité des pièces sont identifiées par le revendeur et ce n'est que depuis quelques années que l'on voit apparaître de temps en temps le nom de cette entreprise dont la qualité des pièces n'est pourtant plus à démontrer.

REMERCIEMENTS

Les auteurs de l'article tiennent à remercier chaleureusement pour leur aide et leurs conseils : M. Darnis et M. Rieunier pour leur confiance absolue, Mme Astrid Huber pour ses éclaircissements sur la maison Kreuter, M. Stefan Stern pour les reproductions des dessins de sa collection, M. Wolfgang Glueber, Chef du département d'histoire de l'art et de la culture et Conservateur des arts appliqués au Landesmuseum de Darmstadt, Mme Isabelle Schmidt Mappes, Responsable des relations publiques au Schmuckmuseum de Pforzheim, M. Jonas Burval, Coordinateur Images au Nationalmuseum de Stockholm.

BIBLIOGRAPHIE

- Bertrand J.-L. (2001)** Les bijoux au Salon de 1901. *Revue de la bijouterie, joaillerie, orfèvrerie*, 1er juin, p. 47.
- Botella-Gaudichon S. (2018)** Les gouachés, un art unique et ignoré, [exposition du 3 février au 1er avril 2018, La Piscine-Musée d'art et d'industrie André Diligent], Roubaix, La Piscine ; Aire-sur-la-Lyre, Atelier Galerie éditions, 131 p.

Chabrol M. (2019) Frank Stefan Stern, collection de dessins de joaillerie, legemmologue.com, consulté le 5 avril 2023.

Chanteclair R. (1900) La bijouterie étrangère à l'Exposition de 1900. *Revue de la Bijouterie Joaillerie, Orfèvrerie*, 1er septembre, p. 72.

Coupeau C. (2020) Le bijou fin-de-siècle, avatar de la femme fatale. La femme fatale, de ses origines à ses métamorphoses plastiques, littéraires, médiatiques, 3e colloque international sous la direction scientifique de Cyril Devès, Lyon, Ecole Emile Cohl, CRHI, p. 89-103.

Coupeau C. (2022) La métaphysique du bijou : objet d'histoires, parure du corps et matériau de l'œuvre d'art au XIXe siècle, Rennes, PUR, p. 152-153.

Dalon L., Salome L. (2013) Cartier, le style et l'histoire, [exposition du 4 décembre 2013 au 16 février 2014, Paris, Grand Palais], Paris, Réunion des musées nationaux-Grand Palais, p. 82.

Duvergier J.B. (1835) Collection complète des Lois, Décrets, Ordonnances, Règlements, avis du Conseil d'État, publiée sur les éditions officielles du Louvre ; de l'Imprimerie Nationale, par Baudouin ; et du Bulletin des Lois ; (de 1788 à 1830 inclusivement, par ordre chronologique), Continué depuis 1830, Tome 10, 2e édition, Paris, A. Guyot et Scribe, Libraires-éditeurs, p. 95.

Fahr-Becker G., Sterner G. (1982) Art nouveau, an art of transition: form individualism to mass society, New York, Barron's, p. 59.

Huber A. (2015) Hanau Schmuck. Am Beispiel der Firma Kreuter & Co., Cocon Verlag, 298 p.

La mode et le bijou (1900) août, p. 18-20.

Les grands centres de bijouterie allemands : Pforzheim (1869) *L'Ecrin*, 25 avril, p. 3-4.

Lourdet H. (1835) Observations sur la fabrication et le commerce des ouvrages d'orfèvrerie, de bijouterie, d'horlogerie et les formalités à remplir par les fabricants et les marchands d'ouvrages d'or et d'argent, Bordeaux, Deliége Aîné, p. 31.

Picard A. (1891-1892) Exposition universelle internationale de 1889 à Paris : rapport général par M. Alfred Picard. Historique des expositions universelles, Paris, p. 551.

Soufflot P. (1900) Rapport du jury international, Tome XVII, Groupe XV : industries diverses, Classe 95 : joaillerie et bijouterie, Paris, Imprimerie nationale, p. 393-401.

Tardy (1975) Poinçons d'or, de platine et de palladium, 12e édition, Tardy, 400 p.

The Illustrated London News (1905), 17 juin, n° 3452.

Vachon M. (1899) Pour la défense de nos industries d'art : l'instruction artistique des ouvriers en France, en Angleterre, en Allemagne et en Autriche (missions officielles d'enquêtes), Paris, A. Lahure, p. 192.

Viator (1902) Les bijoux étrangers. *Revue de la bijouterie, joaillerie, orfèvrerie*, publication mensuelle illustrée, F. A. Brockhaus, p. 187-211, p. 209.

Welander-Berggren E. (2000) Precious Gems, jewellery from eight centuries, [exposition du 9 juin au 15 octobre 2000, Nationalmuseum de Stockholm], Stockholm, Nationalmuseum, p.177, 184.